

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

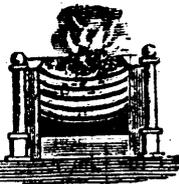
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

PAULINE BUTLER, (suite et fin) ; RÉSIGNÉE ;
FRAGMENTS D'UN VOYAGE ATOUR DU MONDE ;
UN HOMME MYSTÉRIEUX.

PAULINE BUTLER.

[SUITE ET FIN.]

VI.

Le soleil se couchait plein de gloire et de majesté derrière le merveilleux clocher de la vieille église de Saint-Sernin, à Toulouse, lorsqu'une femme jeune, autant qu'il était permis d'en juger à travers les plis d'un vaste châle qui ne dissimulait pas entièrement l'élégance de sa taille, et le visage soigneusement caché sous une capote de couleur sombre, recouverte d'un voile épais de dentelle noire, arriva haletante sous le porche de l'église. La précipitation de sa démarche eût fait croire qu'elle appréhendait, dans sa dévotion, de manquer quelque office, si, à cette heure avancée de la journée, les offices n'eussent été depuis long-temps terminés. Au surplus, cette précipitation fut telle, que la personne dont il s'agit négligea de toucher en passant, du bout de ses doigts l'aspersoir imprégné d'eau lustrale que lui tendait machinalement une espèce de cariatide vivante accroupie sous le premier pilier de la nef.

Cependant, au grand étonnement du donneur d'eau bénite, qu'une telle impiété avait fort scandalisé, parvenue auprès de la grille en fer qui sépare le chœur de la nef, l'inconnue s'agenouilla devant et demeura quelques instants dans l'attitude de la prière, puis se releva tout à coup, elle se retourna avec une sorte de terreur et sembla interroger d'un regard tumide les moindres coins de l'église. La maison du seigneur était à peu près vide à cette heure, sauf le donneur d'eau bénite et deux ou trois vieilles femmes du quartier. Rassurée sans doute par le résultat de l'examen auquel elle s'était livrée, l'inconnue sortit de l'église avec la même rapidité qu'elle y était entrée. Alors elle s'engagea dans ce labyrinthe de rues tortueuses et étroites qui composent encore aujourd'hui une grande partie de la ville, en se dirigeant vers la place du Capitole. Parvenue non

loin de ce centre des mouvements et du bruit dans la Rome de la Garonne, elle s'arrêta devant un hôtel de belle apparence, et s'étant retournée une dernière fois, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas été suivie, elle franchit rapidement le seuil de l'hôtel.

— Que demande madame ? dit le portier, qui sortit respectueusement de sa loge, en véritable portier d'hôtel garni.

— M. de Fontenay, répondit-on d'une voix tremblante et à peine perceptible.

— M. de Fontenay est sorti.

— Sorti ? répéta l'inconnue, qui fut obligée de s'appuyer à la muraille du vestibule pour ne pas tomber à la renverse.

— Oui, madame. Cependant, si madame veut se donner la peine d'attendre....

— J'attendrai, oh ! oui, j'attendrai ...

A ce moment un domestique de l'hôtel passa.

— Jean, dit le portier, voici une jeune dame qui vient pour le monsieur du 4. Conduisez-la à son appartement.

Puis il ajouta à mi-voix, mais pas assez bas pour que ses paroles échappassent à celle qui en était l'objet :

— Pourquoi ce monsieur du 4 ne nous prévient-il pas quand il a une bonne fortune ? Moi, j'ai manqué renvoyer cette dame.

L'inconnue, en sentant cette conjecture, ne put réprimer un frémissement et suivit le domestique. Une demi-heure environ s'écoula, le crépuscule fit place à la nuit, et pourtant M. de Fontenay ne rentrait pas. La personne qui attendait s'était assise dans l'embrasure d'une fenêtre et se tenait immobile, muette et toujours cachée sous son voile ; mais, en dépit de cette attitude, les battements précipités de son sein trahissaient une vive émotion intérieure et peut-être les plus cruelles angoisses. A la fin, Dieu prit cette femme en pitié sans doute, car la porte s'ouvrit et M. de Fontenay !.... s'avança au devant d'elle.

— Madame !.... dit-il, puis-je savoir ?....

Mais avant même qu'il eût achevé sa phrase, un voile s'était levé et une voix jadis bien connue de lui s'était écriée :

— C'est moi, monsieur.

— Cette voix, est il besoin de dire que c'était celle de Mme de Livry !

—L'ancien amant de Pauline la contemple pendant quelques secondes avec stupeur.

—Vous ici, madame ! balbutia-t-il, vous chez moi, quand j'espérais à peine qu'une lettre....

Je n'ai pas voulu vous écrire, interrompit Pauline d'un ton presque assuré, ce que j'ai à vous dire est trop important.... Veuillez à ce que personne ne puisse nous surprendre.... Vous savez à quoi je m'expose en venant ainsi !... chez vous.

M. de Fontenay, ou d'Herbanne, comme l'on voudra, courut à la porte d'entrée, qu'il ferma au verrou.

—Et cette porte ? dit Pauline en désignant du doigt une issue latérale.

—Ouvre sur une branche aussi occupée par moi.

—Et dans cette chambre !... aucune, issue ?

—Une seule, qui donne sur le jardin ; mais elle a été condamnée.

—Oh !... mon Dieu, murmura la jeune femme en se couvrant le visage de ses mains.

—Remettez-vous, madame, reprit son interlocuteur, vous ne courez aucun danger.

—Vous voyez, monsieur, si cette démarche me trouble ; mais elle était nécessaire.

—J'y vois une preuve de confiance dont je suis fier ; mais, je vous le répète, une lettre eût suffi.

—Non, non ; car cette lettre pouvait tomber en des mains étrangères, et alors j'étais perdue ; cette lettre pouvait demeurer sans effet sur vous, tandis qu'en venant moi-même, j'espère que vous aurez pitié de moi. Une lettre ! Allez, monsieur, j'y ai bien songé, mais j'ai reconnu que c'était impossible ; car, dans une lettre, je n'aurais pu vous dire tout ce que j'ai souffert, tout ce que votre présence inattendue a jeté de trouble dans mon ménage et de désespoir dans mon cœur.

—Comment cela, madame ? votre mari a-t-il donc su ?

—Excepté votre nom, il sait tout. M'épiait-il ? Ses domestiques l'ont-ils instruit ? Je ne veux pas le croire, et cependant, ce billet que madame de Melcourt m'a remis, cette visite que vous m'avez faite en son absence, rien ne lui a échappé, et c'est un prodige que j'aie pu me justifier à ses yeux sans être obligée de lui dire la vérité.

D'Herbanne contempla durant quelques instants celle qu'à bon droit on peut nommer sa victime avec une compassion dont il s'étonna lui-même, puis il s'écria :

—Il faudra cependant bien que tôt ou tard vous preniez ce dernier parti.

—Jamais ! jamais ! répondit Pauline avec violence, et c'est pour cela que j'ai profité de l'absence de mon mari ; je suis veuu ici en cachette,

comme une femme coupable ; j'ai trompé ma belle-mère, mes domestiques qui me croient en ce moment à l'église et en prières... Oh ! pardon mon Dieu, ce n'est pas seulement une faute que je commets, c'est un sacrilège, entendez-vous, monsieur.

—J'écoute, madame, et je me prêterai volontiers à tous les ménagements que vous voulez prendre.... Mais, ajouta d'Herbanne en accentuant avec intention chacune de ces dernières paroles, vous n'oublierez pas cette nécessité où je me trouve.... Il faut que demain, je reparte avec mon fils.

Pauline attachait sur lui un regard où la femme comme la mère semblaient avoir concentré toutes les séductions, puis voyant qu'il détournait la tête, elle s'écria d'une voix brisée :

—Ah ! que vous abusez cruellement de ma position ! Comme vous êtes fort de ma faiblesse ! Je ne puis avouer à mon mari que vous existiez, que je vous ai revu, sans amener entre vous deux une rencontre terrible.... Vous savez cela, et loin de compatir à ce que je souffre.... Mais que dis-je !... cette rencontre !... vous la désirez peut-être.

—Non, madame, répondit froidement d'Herbanne, je désire n'être jamais connu de M. de Livry.

—Eh bien, acceptez donc la proposition que je viens vous faire, c'est le seul moyen de tout concilier.

—Voyons, madame, expliquez-vous.

—Vous me redemandez votre fils, pour le conduire à votre oncle ?

—En effet.

—Votre oncle compte l'élever et en faire son héritier ?

—L'élever ! peut-être. Quant à l'héritage, il me l'a solennellement promis.

—Eh bien, monsieur, de Bayonne ici le trajet est court. Dites mon secret à votre oncle dont la réputation m'offre toutes sortes de garanties et suppliez-le de venir ici ; il porte un autre nom que vous, je préparerai M. de Livry à sa visite et à la réclamation qu'il viendra nous faire. On pourra le présenter dans Toulouse comme un parent à moi qui au prix d'une absence momentanée, veut assurer une fortune à... notre enfant.

Notre enfant ! c'était la première fois que Mme de Livry se servait de cette désignation, et il fallait pour cela qu'elle sentît bien profondément le besoin de gagner l'homme qui se tenait devant elle, impassible et froid comme un juge.

A cette condition, monsieur, continua-t-elle, à condition surtout que votre oncle ne dira pas que vous vivez, je puis... cela est affreux à dire, je puis consentir à me séparer de mon fils ! vous

n'exigerez rien de plus, s'il vous reste quelque humanité.

A ces derniers mots, d'Herbanne hocha la tête d'une façon !... malheureusement trop significative.

—Le plan que vous me proposez, dit-il, est inexécutable.

—Inexécutable ! répéta presque machinalement l'infortunée mère ; pourquoi ? Mais pourquoi donc ?

—Parce que mon oncle, atteint d'une maladie qui laisse peu d'espérance, n'est pas en état de venir à Toulouse.

—Qu'il écrive alors, s'écria Pauline en saisissant avec une anxiété convulsive cette dernière planche de salut, une lettre, et ce sera M. de Livry lui-même qui lui conduira son neveu. Je m'y engage partout ce qu'il a de plus sacré au monde.

—Mais, pendant ces retards, reprit l'inexorable d'Herbanne, mon oncle peut mourir, et alors tout est perdu.

—Pour vous, n'est-ce pas ? répartit amèrement Mme de Livry.

—Pour mon fils aussi. Allez, madame, il n'y a qu'un parti à prendre, celui que je vous ai proposé : vous trouverez ici tout ce qu'il faut pour écrire. Deux lignes de votre écriture au maître de pension à qui vous avez confié mon fils, et je pars, et de ma vie, je ne remettrai le pied à Toulouse. Quoi que vous en disiez, il vous sera facile de justifier aux yeux du monde et de votre mari....

A ce moment on frappa à la porte d'entrée.

—Oh ! murmura Pauline à voix basse et en joignant les mains, n'ouvrez pas ! n'ouvrez pas !

—Rassurez-vous, reprit d'Herbanne, c'est quelqu'un qui se trompe, sans doute ; je n'attends personne.

On frappa de nouveau.

—Qui est là ? dit d'Herbanne.

Une voix répondit du dehors, une voix qui retentit dans le cœur de Pauline comme la trompette de l'archange au jour du jugement dernier.

—Le comte Ferdinand de Livry !

—Mon mari ! balbutia Pauline défaillante ; il sait que je suis ici... où fuir ? où me cacher ? Oh ! n'ouvrez pas ! n'ouvrez pas ! si vous ne voulez me voir mourir à vos yeux.

—Silence ! entrez là, reprit d'Herbanne en lui désignant du doigt la chambre voisine, tout n'est pas encore désespéré... Cachez-vous ! cachez-vous !

En même temps, il poussa Pauline demi-morte dans la chambre dont il referma la porte, puis, avec ce merveilleux aplomb que possèdent certains hommes pour dissimuler leurs impressions

dans les circonstances les plus décisives de la vie, il alla ouvrir à son rival.

—Mon Dieu, monsieur le comte, s'écria-t-il en l'introduisant dans son appartement, je suis désolé de vous avoir fait attendre... Absorbé par des préparatifs que vous comprendrez sans peine à la veille d'un départ... Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir.

—Monsieur, répondit Ferdinand avec un calme qui ne laisse pas que de surprendre son interlocuteur, c'est à moi-même de m'excuser, si je me présente chez vous à cette heure, et surtout si j'ai insisté pour être admis... A vous parler franchement, j'ai longtemps hésité si je viendrais moi-même ou si je vous écrirais. Venir était le plus sûr : une lettre pouvait vous compromettre au lieu de vous servir. D'ailleurs, j'avais une visite à vous rendre, des torts à réparer peut-être... Et comme ce matin on vous a vu venir chez moi, on ne s'étonnera pas que ce soir je sois venu chez vous.

—Monsieur... murmura d'Herbanne qui, de plus en plus ébahi, se demandait où M. de Livry voulait en venir avec un tel préambule.

—Monsieur, vous arrivez d'Espagne ?

—Il est vrai.

—Je ne vous demanderai pas quels intérêts vous avaient conduit dans ce malheureux pays, mais à tort ou à raison on suppose que ce n'était point ceux de la reine régente.

—Monsieur le comte, toutes mes sympathies sont pour le prétendant !... je ne m'en défends pas.

—Eh bien, monsieur, c'est sous ce rapport que je viens vous donner un avis qui n'est peut-être pas sans importance.

—Parlez, monsieur le comte.

—Tout à l'heure je viens d'apprendre chez un des magistrats de la cour royale à qui j'avais été faire une visite, que l'hôtel où vous logez est suspecté de servir de rendez-vous aux personnes qui partagent l'opinion que vous défendiez en Espagne. Le choix que vous en avez fait pour y établir votre demeure a prêté de la force à cette supposition. Ou je me trompe fort ou ce soir même on fera chez vous une visite domiciliaire.

—O ciel ! murmura d'Herbanne, vous avez des raisons pour croire...

—J'ai, répondit M. de Livry, des raisons pour être sûr. L'avis ne m'ayant pas été donné sous le sceau du secret, je n'avais aucun motif pour me taire et j'ai cru en avoir beaucoup pour vous prévenir. Ainsi donc, si vous avez quelques papiers qui puissent vous compromettre, faites les disparaître, vous voilà averti.

—Je n'ai aucune crainte monsieur le comte, mais je n'en demeure pas moins votre obligé.

—Je ne vous demande pas vos secrets, monsieur, j'ai fait ce que vous auriez sans doute fait vous-même à ma place et maintenant, je ma retiré.

—Veuillez agréer tous mes remerciements, Monsieur le comte d'une démarche dont mon cœur conservera un éternel souvenir.

En même temps, d'Herbanne, prenant un flambeau sur la cheminée, se mettait en devoir de reconduire M. de Livry, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage vint compliquer la situation. Ce personnage par un anachronisme assez étrange pour une belle soirée de mois d'août, sous le ciel ardent de Toulouse, avait jugé convenable de s'envelopper dans les plis d'un manteau couleur muraille, un de ces manteaux larges, mais courts et vulgairement connus sous la domination de *crispins*. Ainsi affublé et son chapeau enfoncé jusque sur les yeux, il eût été parfaitement méconnaissable sans la luxuriante chevelure qui s'épanouissait bon gré mal gré sous les ailes de son castor gris et qui permit de distinguer en lui tout d'abord M. Clodion *le chevelu*. Il entra d'un pas ferme dans la chambre et en faisant retentir les molettes des épérons dont il avait cru devoir pour cette foi orner ses bottes, puis après avoir salué d'un geste assez cavalier le maître du logis, il s'écria :

—Pardieu ! Ferdinand, je suis aise de te trouver ici. Je me doute du motif qui t'a conduit chez monsieur... et tu es le témoin naturel de la petite conversation que je vais avoir avec lui.

En même temps, il ent'ouvrit son manteau et en tirant successivement deux épées de combat et une boîte à pistolets qu'il déposa sur un guéridon :

—Monsieur, ajouta-t-il en se tournant fièrement du côté de d'Herbanne, choisissez !

—Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura ce dernier en contemplant avec stupeur l'adversaire qui venait de lui surgir.

—Cela veut dire, répartit avec impétuosité le malencontreux adorateur de Mme de Melcourt, que vous avez agi avec moi de la façon la plus déloyale et la plus cauteleuse.

—Comment ? en quelle circonstance ?

—Il le demande ! s'écria Clodion, en levant les bras au ciel ; eh quoi ! Monsieur, je vous présente chez mon cousin après vous avoir fait l'aveu de mon amour pour Mme de Melcourt et c'est moi que vous ne craignez pas de choisir après cela pour intermédiaire de votre réconciliation avec cette... coquette ! Vous avez trouvé cela piquant peut-être, eh bien je vous déclare moi que c'est là un procédé... d'opéra comique dont je me tiens pour offensé et je viens avant votre départ vous en demander raison.

N'est-ce que cela ? répondit d'Herbanne en soupirant, je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous pouvez désirer de moi, mes je crois devoir vous déclarer d'abord que vous êtes dans l'erreur et que je n'ai aucune espèce de prétention sur Mme de Melcourt.

Ah ! c'est trop fort ! répliqua Clodion avec violence ; vous osez nier, lorsque je sais certainement qu'elle est ici !

—Ici, s'écria d'Herbanne un peu décontenancé, vous êtes fou.

—Peut être, mais je ne suis pas aveugle. Oui, j'ai vu, il y a une heure, Mme de Melcourt sortir de chez elle et entrer chez ma cousine, Mme de Livry, où elle a attendu que le jour tombât. Quand elle a cru qu'elle pouvait sortir sans courir le risque d'être reconnue, elle a fait ouvrir la petite porte du jardin et enveloppée d'un châle, le visage caché sous une capote recouverte d'un épais voile, elle s'est dérangée d'abord vers l'église de Saint-Sernin, mais je savais bien que ce n'était qu'un prétexte ; car après y être demeurée à peine une minute, elle a pris le chemin de cet hôtel où elle est entrée sans se douter que je l'avais suivie.

—En effet, se dit M. de Livry en lui-même, je me rappelle maintenant qu'on a mis bien du temps à m'ouvrir... Ce pauvre Clodion !

—Hein ! vous voilà confondu ! continua Clodion. Puis, se tournant vers son cousin : Tu penses bien, ajouta-t-il, que cet incident ne m'a pas permis d'attendre le résultat des explications que tu devais demander en mon nom... Monsieur part cette nuit. D'ailleurs, si je suis bien informé, il n'y avait pas un moment à perdre. Je suis allé chercher des armes, et me voilà ?... Allons, monsieur, choisissez ! L'épée ou le pistolet, peu m'importe ! Il fait en ce moment un clair de lune magnifique, et nous serons à merveille dans le jardin pour l'un et l'autre exercice.

D'Herbanne demeura un moment irrésolu, se demandant s'il devait se rendre à une provocation aussi dénuée de fondement. Mais, reconnaissant bientôt que c'était là le seul moyen de mettre Mme de Livry à même de s'enfuir, et de détruire en même temps les soupçons du comte, il céda, ce qui était rare chez lui, à une impulsion généreuse et s'écria :

—Comme il vous plaira, monsieur Clodion ; je suis prêt ; descendons dans le jardin ; M. le comte de Livry voudra bien nous servir de témoin à tous deux. Seulement, je vous répète que Mme de Melcourt n'est point ici.

A ce moment, Clodion lui saisit vivement le bras, et lui désignant du regard un fauteuil sur lequel on avait laissé tomber un châle :

—Monsieur de Fontenay, dit-il d'un accent de triomphe, démentez-donc cette preuve ; voici le châle dans lequel la perfide s'était envelop

pée tout-à-l'heure, pendant que je la suivais. Oh ! je la reconnais bien.

Et, en même temps, il prit le châle dans ses mains et le soula outrageusement ; mais un autre que lui venait de porter aussi ses regards sur ce châle, et un cri de rage et de honte à la fois avait été étouffé à sa naissance au fond d'une poitrine ; un autre que Clodion se tenait en ce moment, pâle, haletant, les lèvres tremblantes, devant d'Herbanne, sans pouvoir articuler une parole. Cet autre, est-il besoin de le nommer ?

— Venez, messieurs, s'écria d'Herbanne, en ouvrant la porte d'entrée de l'appartement ; je vais vous guider.

— Nous vous suivons, dit Clodion en s'emparant de la boîte de pistolets et des deux épées de combat qui étaient restées sur le guéridon.

Mais aussitôt une main puissante lui arracha ces instruments de mort, et une voix fiévreuse balbutia à son oreille :

— Clodion ! Clodion ! tu oublies que c'est au témoin à se charger des épées !

A ce même moment, un bruit confus de pas retenu dans l'escalier, et un nouveau personnage entrant précipitamment dans la chambre, s'écria d'un ton solennel :

— Au nom de la loi, messieurs, arrêtez !

VII.

Le personnage qui vient peut-être en ce moment empêcher un triple homicide n'était autre que M. le commissaire de police revêtu de ses insignes et escorté de plusieurs agents de la force publique. Ce fonctionnaire était porteur d'un mandat de justice émané du procureur-général près la cour royale de Toulouse, et qui leur enjoignait de procéder sur-le-champ à une visite domiciliaire dans l'appartement occupé par M. de Fontenay. Ce n'était donc pas sans raison que Ferdinand était venu prévenir ce dernier d'une mesure dont maintenant plus que jamais il appréciait les épouvantables conséquences ; car c'était son déshonneur à lui qui allait être l'objet d'une constatation judiciaire. Que faire pour éviter un pareil scandale.

M. de Livry était de ces hommes fortement trempés comme on en rencontre dans les annales des vieux âges et qui savaient, dans l'occasion, tendre à leurs ennemis main sec-urable, afin de mieux assurer leur vengeance. A l'exemple de ce gentilhomme espagnol si célèbre dans les chroniques, il eût volontiers recueilli dans sa maison le meurtrier de son frère, mais le meurtrier ne fût jamais sorti vivant de cette maison. De plus, Ferdinand était riche et il appartenait à une famille puissante et considérée dans Toulouse. Il prit à part le commissaire de police,

et après s'être fait reconnaître de lui, il déclara se constituer caution de M. de Fontenay, biens pour biens, corps pour corps. Sur l'observation qui lui fut faite que cette caution ne pouvait être valablement et définitivement reçue que par le procureur-général, auquel seul il appartenait de révoquer le mandat qu'il avait donné, M. de Livry annonça qu'il était prêt à se rendre sur-le-champ chez ce magistrat.

Le commissaire de police n'osa pas insister davantage, et après avoir ordonné à ses gens de ne point quitter l'hôtel, il consentit lui-même à se retirer et à attendre le résultat des démarches de Ferdinand. Ce dernier sortit en conséquence en même temps que lui, mais il devait revenir. Quant à Clodion, il préféra demeurer à l'hôtel, plus que jamais possédé du besoin de tout voir par ses propres yeux ; seulement, hors d'état de se posséder davantage en présence de celui qu'il persistait à considérer comme son rival, il alla se mettre en faction au bas de l'escalier, afin d'être plus sûr, comme il le déclara depuis, que son infidèle ne pourrait s'échapper, et qu'il aurait la satisfaction de la confondre. Ainsi d'Herbanne se trouva seul avec Mme de Livry qu'il s'empressa de délivrer de sa prison.

L'infortunée jeune femme était toute tremblante, car elle n'avait pas perdu une seule des paroles de son mari, et rien qu'à son accent, elle avait conjecturé qu'il savait tout.

— Oh ! s'écria-t-elle en se jetant aux genoux de d'Herbanne, n'est-ce pas que jamais, quoi qu'il arrive, vous ne vous battrez avec M. de Livry ?

Celui devant lequel elle n'avait pas craint, dans un intérêt que toute femme comprendra, de prendre une telle posture, s'empressa de la relever, puis il répondit froidement :

— Madame, vous savez que je n'ai pas l'habitude de refuser ces sortes de parties.

— Mais cette fois ce serait horrible, reprit Pauline avec désespoir. Songez donc que si vous le tuez, vous me tuez aussi, moi ! Mais à quoi bon vous parler de moi ! Vous avez un fils qui vous est cher, et si vous veniez à être frappé vous-même... Oh ! n'exposez pas follement votre vie. Profitez de la nuit ; profitez de ce que M. de Livry s'est porté caution pour vous... Vous voyez les dangers que vous courez à Toulouse... partez, partez sur-le-champ, et j'oublierai le mal que vous m'avez fait, et je vous bénirai toute ma vie.

En parlant ainsi, Pauline avait saisi une des mains de son persécuteur et elle la mouillait de ses larmes. Il y avait vraiment dans son attitude, dans ses moindres gestes, jusque dans l'accent de sa voix quelque chose de si touchant que tout autre que d'Herbanne en eût été ému de pitié ; mais

soit que le point d'honneur parlât encore plus haut dans le cœur de cet homme que tous les sentiments que Mme de Livry cherchait à y évoquer, soit qu'une pensée unique et toute personnelle le préoccupât, il dégagea sa main et répondit avec un impitoyable sang-froid :

— Ils croiraient que j'ai eu peur.

— Ne le pensez pas, reprit Pauline, je les détromperai, moi ; je vous justifierai à leurs yeux ; mais partez ! partez, je vous en supplie.

Pauvre Pauline ! elle ne voyait alors que le danger de son mari et oubliait le sien propre. Dans son abnégation et son dévouement, elle ne songeait pas qu'elle seule peut-être, quoique innocente, avait à trembler. Elle ne songeait pas qu'à elle aussi il importait au plus haut prix que son mari ne la retrouvât pas dans cette maison. D'Herbanne, toujours impassible, la contempla fixement durant quelques instants, puis il laissa tomber ces paroles :

— Vous le voulez ! eh bien, oui je suis disposé à partir sur l'heure, sans attendre même le retour de votre mari ; mais vous savez quel est mon ultimatum ; je ne partirai pas seul, il me faut mon fils.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Pauline en sanglottant ; inexorable ! inexorable !...

Et un combat cruel se livra dans l'âme de la jeune femme entre son amour de mère et son amour d'épouse. Lequel des deux eût été vainqueur, c'est ce qu'on ne pourrait dire ; car la porte de la chambre s'ouvrit tout à coup. Pauline poussa un cri déchirant : elle venait de reconnaître sa belle mère la marquise de Livry.

— Êtes-vous content, monsieur ? dit-elle en se tournant vers d'Herbanne, me voilà perdue !

— Vous êtes étonnée de me voir ici. s'écria la marquise d'un ton sévère, et je ne le suis pas moins de vous y trouver, madame, et bien qu'un billet anonyme m'en eût prévenue, j'avoue que j'avais besoin du témoignage de mes yeux pour le croire.

— Un billet anonyme ! balbutia Pauline. Oh ! mon Dieu, j'ai donc des ennemis.

— Vous vous trompez, c'est un service qu'on daigne vous rendre. Tenez, madame, voyez quelle est celle de vos amies, j'aurais peut-être dû dire celui de vos amis à qui vous avez cette obligation.

Pauline jeta en tremblant les yeux sur le message que lui tendait la marquise, et reconnut l'écriture de Mme de Melcourt. Ce message était ainsi conçu :

“ L'hôtel de France est en ce moment l'objet d'une visite domiciliaire ; Pauline s'y trouve ; Mme la marquise de Livry peut seule la sauver, sans que M. de Livry en soit informé. ”

— Allons, continua la marquise, venez, madame, suivez-moi ; il doit y avoir, m'a dit l'hôtesse, qui heuvement est depuis longtemps l'obligée de ma famille, il doit y avoir dans la chambre voisine une porte donnant sur un escalier dérobé et dont la clé vient de m'être remise. Nous allons sortir ensemble par cette porte ; de cette façon, mon fils ne sera point déshonoré aux yeux du monde.

— Ah ! malheureuse que je suis ! murmura Pauline en se couvrant le visage dans ses mains.

D'Herbanne crut devoir prendre la parole.

— Madame, s'écria-t-il, il n'y a, croyez le bien, dans la démarche de votre belle-fille...

— Monsieur, répondit sèchement la marquise, je n'ai pas eu l'honneur de vous adresser la parole. Puis, se tournant vers sa belle-fille : Allez, madame ; allez, poursuivit-elle, car si vous avez quelques explications à me donner, vous devez comprendre que ce ne peut être ici.

Pauline releva la tête et essuyant les pleurs qui voilaient ses beaux yeux, elle s'écria résolument :

— Si fait, madame, ce n'est au contraire qu'ici, ce n'est que devant cet homme que je puis me justifier. Ah ! quelque horrible que soit la vérité, oui, oui, j'aime mieux vous la dire que de vous laisser croire ce que vous croyez !... Aussi bien, elle pèse sur mon cœur, elle m'opprime, elle m'éouffe ! Il faut que je la dise ou que je meure ! Non, madame, je ne suis plus capable de tromper.

— Que dites-vous ? repartit la marquise avec un geste d'incrédulité.

— Je dis, poursuivit Pauline, que cet homme tient dans ses mains mon honneur, qui est celui de Ferdinand, et la vie de Ferdinand, qui est la mienne, et que c'est pour sauver l'un et l'autre que je suis venue chez lui.

— Qu'allez-vous faire ! interrompit d'Herbanne troublé.

— Laissez-moi parler, monsieur, repartit la jeune femme d'un ton impératif... Il est trop tard maintenant ; d'ailleurs, c'est vous qui l'avez voulu. Il faut que tout se sache... Ah ! madame, vous vous le rappelez peut-être, quand je vous racontais mon histoire, il y a eu un moment où, troublée, confuse, hélas ! je me suis arrêtée... Alors Ferdinand est venu à mon aide, et ce n'est pas moi, c'est lui qui vous a trompée ! Il vous a dit qu'un ancien ami de mon père, et que la duchesse de Somerset... Madame, ce n'est point avec elle que je suis partie pour l'Angleterre, c'est avec lui...

Ici, la douairière de Livry ne put réprimer un mouvement d'indignation, et Pauline, émue et tremblante, s'arrêta un instant ; bientôt elle reprit :

—Par quelle suite de trahisons j'avais été perdue... ce serait trop long à vous dire. Jeune, sans défiance du monde que je ne connaissais point.... Riche, pour toute ressource, d'une éducation au-dessus de ma fortune, et pour comble de malheur et d'infamie, livré par celle qui aurait dû me défendre.... je ne me réveillai qu'après ma chute, je ne rouvris les yeux que lorsqu'il n'était plus temps... Dieu m'est témoin que je n'eusse point survécu à ma honte, mais je n'avais plus le droit de mourir, madame, ma vie ne m'appartenait plus. Quand votre fils me rencontra chez la duchesse de Somerset, il y avait deux ans déjà que j'étais séparée de cet homme et que j'avais préféré le travail et la misère à la honte de vivre avec lui.... Hélas! pour son malheur, pour le mien peut-être, votre fils m'aima.

Plus indulgent pour moi que je ne l'étais moi-même, il soutenait que j'avais expié ma faute à force de remords et de larmes; il me disait qu'un repentir comme le mien donnait autant de garanties que la vertu.... J'aurais dû le fuir, le sauver de lui-même.... Mais que voulez-vous? je l'aimais!.... Ah! je sais bien qu'en acceptant son nom, j'ai commis une faute plus grande que la première.... Mais il aurait fallu être plus qu'une femme pour résister à tant d'amour. Maintenant, madame, je vous ai tout dit! Mon aveu vous prouvera peut-être que je suis digne encore de votre estime.... Votre fils est tout ce que j'aime au monde, vous ne me soupçonnerez pas d'avoir oublié cet amour qui est aujourd'hui mon unique vertu.... Je vous ai dit mes fautes, vous ne m'accuserez pas d'un crime!

Ce récit avait fait sur la marquise une impression visible. Cependant un point important restait encore obscur pour elle, et elle ne put s'empêcher de dire :

—Mais après avoir été si longtemps sans revoir monsieur, quel motif a pu le ramener à vous?

—Hélas, madame! reprit Pauline, il vient de réclamer son enfant, l'enfant que M. de Livry avait nommé son fils et que vous alliez nommer le vôtre.... Vous comprenez toutes les conséquences de l'abandon qu'on me demande. Que dira le monde? que dira Ferdinand surtout, Ferdinand à qui je devrai apprendre en même temps que j'ai revu celui qu'il croyait mort, celui qu'il hait dans le passé et qu'aujourd'hui le menace dans le présent et dans l'avenir? Voilà pourquoi je suis venue ici, madame, pour demander grâce à cet homme et je ne l'ai point obtenue.

—Ma belle-fille dit-elle vrai, monsieur? dit la marquise, qui, pour la première fois adressa la parole à d'Herbance.

—Madame de Livry aurait pu ajouter, répon-

dit tranquillement celui auquel s'adressait cette question, que ce n'est point moi, mais un oncle de qui dépend toute la fortune de mon fils, qui réclame aujourd'hui cet enfant.

—Et si on vous le refusait?

—Alors, madame, je serais forcé de faire valoir mes droits.

—Vos droits? Et quels sont-ils? Voilà cinq ans que vous l'avez abandonné.

—Mes droits, madame, ils sont dans une correspondance qui est tout entière entre mes mains, dans des lettres écrites par votre belle-fille, et si l'on me mettait dans la nécessité de porter l'affaire devant les tribunaux, il me serait facile de prouver que la mère de mon fils, aujourd'hui comtesse de Livry, n'est autre que Pauline Butler.

—Pauline Butler! s'écria la marquise avec véhémence et en saisissant le bras de sa belle-fille; qui! vous êtes Pauline Butler!

La jeune femme s'inclina en tremblant devant sa belle-mère.

—Oui, madame, dit-elle, rouge de confusion, oui, je suis cette malheureuse contre laquelle on vous a cruellement prévenu; oui, il est vrai que pour ne point déshonorer le nom sans tache de mon pauvre père, j'avais pris un nom étranger.... Coupable, je n'avais pas voulu qu'on pût me croire même Française.

—Mais si vous êtes Pauline Butler, repartit la marquise sans regarder même la jeune femme à laquelle elle s'adressait, lui... lui, c'est donc un faux nom aussi qu'il a pris, il s'appelle d'Herbance?

—En effet!

—D'Herbance! s'écria la douairière en levant les mains au ciel, ô justice de Dieu! c'est toi qui l'as conduit ici?... Relevez la tête, madame.... Cet homme croyait nous faire des conditions, et c'est moi qui vais lui dicter les miennes.

Un sourire moqueur effleura les lèvres de d'Herbance.

—Oh! reprit la marquise en se rapprochant de lui et à demi-voix, non pas en mon nom, monsieur, mais en celui de Mme de Lostanges, mon amie et votre victime, de Mme de Lostanges qui est arrivée aujourd'hui même à Toulouse, et qui part demain pour Bayonne, où elle entretiendra votre oncle d'une affaire que vous connaissez à merveille. Ah! vous nous menacez des tribunaux! Nous acceptons le défi; mais si vous avez des lettres de ma belle-fille, Mme de Lostanges en a de vous, et il y a telles manœuvres qui, à la Bourse, s'appellent peut-être des spéculations, mais qui, devant tous les juges de France, prennent un nom que je ne veux pas dire.... Je vois que vous me comprenez. Suivez-moi, monsieur, ce n'est pas devant ma belle-fille, que cet entre-

rien doit se continuer, et vous allez apprendre ce que j'exige de vous.

En même temps elle saisit avec autorité le bras de d'Herbanne, qui, confus et interdit n'avait pas même trouvé une parole à répondre, et l'entraîna dans la chambre voisine.

Des que l'un et l'autre eurent disparu, Pauline tomba à genoux et rendit grâce à Dieu de l'intervention secourable qu'il venait de lui prêter dans une circonstance aussi funeste. Elle était depuis longtemps dans cette attitude, la tête appuyée sur ses deux mains jointes et priant avec ferveur, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçut devant elle le comte Ferdinand de Livry qui, pâle, les traits bouleversés, le regard morne et sombre, la contemplait en silence.

—Ferdinand ! s'écria-t-elle en se relevant précipitamment et pleine d'angoisses.

M. de Livry eut un geste de mépris dont rien ne saurait rendre l'expression ; puis avec la plus profonde amertume :

—Vous ici ! dit-il, vous dans la chambre de cet homme ! Tenez, si vous n'aviez pas prononcé mon nom, j'aurais peut-être refusé de croire le témoignage de mes yeux. Mais comment se méprendra au son de votre voix, de cette voix qui me jurait, il y a à peine quelques heures, avec un tel accent de vérité, que vous m'aimiez toujours et que vous étiez pure !... Vous avez dû bien rire, madame de ma crédulité.

—Ferdinand, répondit tristement la jeune femme, je ne suis pas libre de vous parler et vous n'êtes pas en état de m'entendre ; la colère vous transporte, vous me diriez quelque parole dont vous vous repentiriez toute la vie et que je pourrais peut-être ne pas oublier ! Donnez-moi le bras ! ... Sortons d'ici !

—Non, madame, repartit M. de Livry d'une voix terrible, vous resterez : ah ! votre complice est peut-être là qui nous écoute ! Eh bien ! avant d'aller lui dire qu'il est un lâche, je suis bien aise qu'il sache ce que je pense de vous !

—Assez ! assez ! balbutia Pauline, taisez-vous ! tais-toi malheureux !

—Ah ! vous tremblez pour sa vie ?

—Hélas ! je suis venue ici pour protéger la tienne. Ne m'en demande pas davantage, et emmène-moi. Veux-tu que je te dise ? Je m'en rapporte au jugement de ta mère : si elle me reconnaît coupable, tue-moi !

—Vous tenez donc bien à ce que je laisse à votre amant le temps de fuir ?...

—Oh, monsieur !

—Quand cet homme vous a-t-il connus ? Avant notre mariage ou depuis ? Répondez du moins à cette question !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Pauline, donnez-moi la patience !

—Eh, que m'importe ? reprit M. de Livry avec violence. Dans l'un et l'autre cas, vous m'avez trompé... je devais m'y attendre ! Voilà la digne récompense de tous les sacrifices que j'ai faits pour vous, à commencer par celui de mon honneur. J'ai tout oublié en vous épousant ! Je ne me plains pas de mon sort ; je n'ai que ce que je mérite. Mais vous ! tenez, madame ! vous avez tantôt prononcé votre arrêt : je répète vos paroles ; il n'y a pas d'expressions pour qualifier votre infamie !

A ce moment la patience que l'infortunée jeune femme venait de demander au ciel avec tant d'instances, pour supporter les outrages immérités de son mari, cette patience l'abandonna tout à fait ; ses yeux voilés de larmes se séchèrent instantanément, ses lèvres se raffermirent, et avec un accent de résolution :

—Ah ! c'en est trop ! s'écria-t-elle, je n'examine plus les suites de l'aveu que je vais faire, je n'ai pas la force d'en entendre davantage. Il est temps que je me justifie... Restez, restez, monsieur... à votre tour de m'écouter. Ferdinand, continua-t-elle, en se rapprochant de lui, pour te prouver que je suis innocente, je n'ai qu'un mot à dire, mais je te prévins que c'est un mot terrible qui met ta vie en danger, qui te rend le bonheur impossible... un mot qui est la mort d'un homme... Exiges-tu que je le prononce ?

—Je l'exige, répondit M. de Livry d'une voix sourde.

—Eh bien ! les rapports qui annonçaient la mort de M. d'Herbanne nous avaient trompés tous deux... Il vit ; c'est chez lui que nous sommes, et j'étais venue le supplier de ne pas m'arracher mon fils.

—D'Herbanne ! s'écria Ferdinand ; lui ! cet homme ! il existe ! Ah ! Pauline, tu ne me trompes pas ? Ah ! non, non, tu ne peux pas tromper ! Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait Pauline, et comment me pardonneras-tu ?...

—Est-ce là ce qui t'importe, mon Ferdinand ? ... Oh ! oui, je te pardonne et je t'aime, et j'oublie tout ce qui s'est passé.

En même temps tous deux tombèrent dans les bras l'un de l'autre,

Et maintenant, dit le comte après avoir pressé sa femme contre son sein, je sais ce qui me reste à faire.

Mais comme en parlant ainsi il cherchait à s'arracher des bras qui le tenaient enlacé, la marquise de Livry parut.

—Quand je te disais, s'écria Pauline en courrant à elle, que je prenais ta mère pour juge ?

—Ferdinand, poursuivit la marquise en baissant au front la jeune femme, c'est toujours ma fille !

—Et vous êtes toujours ma mère, ma bonne mère ! dit M. de Livry. Ah ! je vous confie et au besoin je vous lègue l'une à l'autre ; adieu !

—Où va-t-il ? repartit la marquise avec quelque inquiétude ; il sait donc tout ?

Pauline fit un signe de tête affirmatif.

—Mon fils, continua la marquise, nous sommes sauvés ! Voici les lettres de votre femme, et quant à monsieur... de Fontenay, je suis sûre de son silence, c'est à ce prix seulement que je me suis portée garant de celui de Mme de Lostanges.

—Et que me fait son silence ? reprit Ferdinand avec colère, que me font ses lettres ? C'est sa vie qu'il me faut ! où est-il ? où est-il ?

—Il est parti, dit la marquise.

—Parti ! est-il possible ?

—Pour toujours ! il quitte Toulouse et la France.

—Et vous avez pu croire que je ne le rejoindrais pas, ma mère ! mais tant que cet homme sera vivant je ne puis être heureux et Pauline n'est pas vengée ! Ne me retenez pas ? ne me retenez pas !

Au même instant, un domestique de l'hôtel entra tout effaré dans l'appartement.

—M. de Fontenay ! s'écria cet homme, où donc est M. de Fontenay ! Les chevaux sont attelés, on l'attend et on le cherche en vain de tous côtés. Au moment où il allait monter en voiture, un monsieur est venu le chercher, et je ne sais plus ce qu'il est devenu.

—Oh ! dit Ferdinand, je le trouverai bien moi !

Comme il articulait ces mots, une double détonation se fit entendre dans le jardin de l'hôtel.

Les deux femmes poussèrent un cri.

—Ah ! murmura Pauline, le malheureux ! il s'est tué !

—Non, dit Ferdinand, j'ai entendu deux coups de feu... c'est un duel ! Qui donc a osé prendre ma place ?

—Le domestique venait d'ouvrir une fenêtre donnant sur le jardin qu'illuminait à cette heure de la soirée le plus magnifique clair de lune qu'il soit possible d'imaginer. M. de Livry s'élança à cette fenêtre et il aperçut distinctement dans une allée, à vingt pas de distance, son cousin, Clodion le Chevelu, debout un pistolet à la main et à ses pieds un homme étendu tout de son long, la face tournée vers la voûte céleste.

—C'est toi, Clodion ! cria le comte, qu'as-tu fait malheureux ?

—Un coup de maladroît, répondit le jeune homme éperdu, j'ai forcé M. de Fontenay à se battre, l'hôte nous a servi de témoin ; mais, ma parole d'honneur, je ne croyais pas atteindre mon homme ; je ne le visais pas !

—Il est donc blessé ? reprit le comte.

—Il est mort, repartit Clodion.

—Mort ! répétèrent tristement M. et Mme de Livry et leur mère.

Et l'écho de cette funeste syllabe fut suivi d'un morne silence. Quelques instants après, Ferdinand s'approcha de sa femme et lui dit :

Pauline, c'est au nom de ton fils qu'on avait fait couler tes larmes, c'est en son nom que je veux les sécher... Il ne nous quittera plus.

La comtesse de Livry se jeta dans les bras de son mari Clodion, qui, fuyant le théâtre de sa vengeance, entraît alors dans l'appartement, s'écria avec stupefaction :

—Grand Dieu ! ce n'était donc pas Mme de Melcourt ?

—Silence ! mon neveu, lui dit vivement la douairière, nous nous étions tous trompés.

Un mois après, on célébrait en grande pompe une bénédiction nuptiale dans l'antique église de Saint-Sernin, à Toulouse. Les conjoints étaient M. Clodion Dufour et Mme veuve de Melcourt. On remarqua pendant la cérémonie que Clodion avait fait couper sa barbe et qu'il portait les cheveux à la Titus. Était-ce donc qu'à l'exemple de ce célèbre empereur il avait eu beaucoup à pardonner ?

ALEX. DE LAVERGNE.—CH. LAFONT.

RÉSIGNÉE.

CHAPITRE PREMIER,

UNE RIVALE INCONNUE.

Un soir du mois d'octobre 1823, un jeune homme et une jeune dame étaient réunis dans le boudoir d'un hôtel de la chaussée-d'Antin. Les dernières paroles d'une conversation brusquement interrompue par un de ces mots brefs et tranchants qui coupent la réplique sur les lèvres de l'interlocuteur, avaient été échangées entre eux au moment où la pendule sonnait neuf heures, et deux ou trois minutes s'étaient déjà écoulées avant que le jeune homme, le corps à moitié incliné et une main appuyée sur le dossier du fauteuil qu'il venait de quitter, se fût déterminé à reprendre sa phrase inachevée ou à se retirer silencieusement. Les regards attachés sur la jeune dame assise en face de lui au coin de la cheminée, il cherchait à deviner si l'émotion qu'elle avait laissé paraître était réelle ou feinte ; s'il devait interpréter comme une preuve de colère et de dédain, ou comme une contenance qu'elle se donnait, l'attent on exclusive qu'elle portait à un ou-

vrage de broderie, l'instant d'aparavant froissé négligemment entre ses doigts. Mais, quoique la lumière de la lampe lui permit de saisir les mouvements les plus fugitifs de la physionomie de cette femme, cependant sa pénétration et son expérience étaient en défaut.

De seconde en seconde sa position devenait plus embarrassante. Préoccupé d'une observation sans résultat, il avait laissé passer l'instant précis où il lui était permis de se retirer avec une ombre de dignité, et d'un autre côté, s'il demeurait plus longtemps, il perdait son seul avantage, celui d'avoir été traité comme un homme avec qui le tête-à-tête n'est pas sans danger. Amoureux de cette jeune dame, ou du moins feignant pour elle un amour véritable, il venait de quitter ce soir même, pour la première fois, la réserve qu'il s'était imposée depuis plus de six mois, et il s'apercevait avec désappointement qu'il était loin d'être aussi avancé qu'il l'avait cru. Pourtant, il fallait prendre un parti et surtout éviter le ridicule. La présence inattendue d'un tiers vint à son secours. Une dame d'un certain âge entra dans le boudoir. Elle jeta un regard rapide sur Georges de Renneville, qu'elle salua froidement, et prenant un siège à côté de sa belle-fille, elle lui dit :

—Je vous croyais seule, Marianne.

Il était évident pour Georges qu'elle exprimait tout juste le contraire de ce qu'elle pensait. Son arrivée aurait fourni à un novice un prétexte pour se retirer honorablement, mais M. de Renneville avait trop l'habitude des petites intrigues et des fils déliés qui les conduisent pour laisser derrière lui un ennemi disposé à achever sa défaite : après quelques paroles adressées à la belle mère de Marianne, il reprit sa place sur son fauteuil.

Nul doute qu'entre gens d'une éducation imparfaite chez qui un langage rude et sans artifice traduit vite la pensée, une prompt explication n'eût été provoquée par un de ces trois personnages. Mais, retenu par les formules d'une politesse menteuse que le monde ne permet d'enfreindre que dans des occasions extrêmes, leurs sentiments devaient dégénérer en une observation contrainte, et ne plus se faire comprendre que par des réticences, souvent même par le silence. Marianne continuait son ouvrage de broderie, et sa belle-mère, déconcertée par le sang-froid de M. de Renneville, s'était vue réduite, pour se donner une contenance, à prendre sur la table une tapisserie qu'elle interrompait de temps à autre pour promener à droite et à gauche des regards en apparence indifférents.

La pièce où se passait cette scène attestait

les habitudes d'une vie opulente et en même temps un gout sévère. Les meubles, comme dans les autres parties de l'appartement, devaient être d'une date antérieure à celle où cette jeune dame était venue habiter l'hôtel, et ils semblaient avoir été transmis par succession. On ne voyait point là un mélange grotesque et profane des inventions capricieuses de la mode à diverses époques, qui commençaient alors à sortir de la poussière des cabinets d'antiquités, et qui depuis sont devenues l'ornement obligé des appartements modernes, dont on déguise les proportions mesquines sous une fausse richesse de pièces et de morceaux, à peu près comme les courtisanes d'une beauté médiocre dissimulent leur nature commune sous l'étalage d'une boutique de bijouterie, et détournent du principal sur les accessoires l'examen et la critique.

On n'avait pas besoin pour entrer dans ce boudoir de soulever des portières en damas ou en tapisserie ; le bois des sièges, façonnés pour s'y assoir commodément, ne se tordait pas en colonnettes grêles, ne s'épanouissait pas en rosaces minutieusement sculptées ; là point de miroir gothique aux angles rabattus sous fines ciselures ; point de bénitier, point de crucifix en ivoire sur un coussinet de velours, accroché en regard de la statuette d'une danseuse ; aucun Chinois accroupi n'y faisait la grimace à des bergers et à des bergères *ponpadour* en porcelaine verte et rose : nulles traces enfin de ces vieilleries curieuses qui peuvent trouver leur place dans le cabinet du savant et l'atelier de l'artiste dont la pensée reconstruit avec des débris les époques qui ne sont plus, mais qui, mêlées à la vie inintelligente des oisifs du monde, ne trahissent que l'ennui de ce qui est raisonnable, le besoin de sensations extravagantes, le décousu, la confusion et le désordre du goût et des idées. Tout y était simple, soumis à l'unité, et habituellement calme derrière les grands rideaux de soie bleue qui fermaient cette chambre et lui donnaient l'aspect d'un asile consacré à la retraite plutôt qu'aux séductions de la coquetterie. Le seul tableau qu'on y voyait était un portrait de femme d'une admirable beauté qui, oublié peut-être dans la précipitation d'un départ, était resté là comme celdi d'un ange gardien veillant sur cette demeure.

La belle-mère de Marianne avait environ cinquante ans. Ses traits réguliers, qui avait dû être beaux, annonçaient une grande douceur de caractère et une extrême distinction de sentiments. Ils portaient les signes d'une longue affliction, et elle avait conservé de sa résignation dans l'infortune une sorte de gêne et de réserve qu'elle ne pouvait vaincre aisément.

Il avait fallu la crainte d'un danger, l'idée d'un devoir à remplir, pour quelle fût venue se mettre en tiers dans une visite qu'autorisaient des rapports d'amitié.

Marianne n'avait guère que vingt ans. Sa beauté, moins parfaite que celle de l'original du portrait, était plus piquante et plus animée. Elle était moins remarquable par un ensemble harmonieux, par le rapport exact des traits entre eux, que par la vivacité et une expression changeante. Sa physionomie annonçait, par ses contrastes et par ce qu'elle avait de heurté, une organisation capable également de ruse patiente et de détermination soudaine, de réflexion et d'impétuosité. Quant à M. de Renneville, c'était un de ces hommes auxquels l'habitude du monde tient lieu de mérite réel, une de ces natures insignifiantes par elles-mêmes où convergent et se réfléchissent des rayons d'emprunt. Il ne s'était pas dissimulé la difficulté de son entreprise; mais aucun obstacle ne le rebutait: il posait le but à perdre de vue et il arrivait pas à pas, toujours attentif à profiter des moindres avantages, toujours prêt à réparer un échec.

Depuis une demi-heure ces trois personnages étaient en présence. Georges de Renneville ne faisait aucun effort pour soutenir une conversation languissante et qui se traînait avec peine sur des phrases décousues. C'était un calcul de sa part. Battu honteusement, il dissimulait sa défaite aux yeux d'un tiers sous l'embarras affecté d'un triomphe interrompu. Il étudiait ses gestes et ses regards comme s'il eût craint de se trahir; il baissait les yeux chaque fois que ceux de la belle mère de Marianne se tournaient vers lui, et il se laissait examiner en silence. La jeune femme, qui se sentait soupçonnée s'irritait d'être ainsi compromise. L'impatience la gagnait visiblement, et peut-être une explosion de mauvaise humeur allait-elle faire perdre à M. de Renneville le fruit de sa factique, lorsqu'on entendit une voiture s'arrêter à la porte de l'hôtel. Une chaise de poste entra dans la cour, qui s'éclaira tout à coup. Marianne courut à la croisée, et soulevant les rideaux, s'écria avec un air de satisfaction railleuse;

—C'est lui!

En même temps elle se disposa à quitter le boudoir; mais, quoiqu'il eût parfaitement deviné qui elle avait désigné par cette acclamation, Georges de Renneville lui dit:

—Serai-je indiscret, madame, en vous demandant de qui vous parlez?

—Vous ne le savez pas? répondit-elle: c'est mon mari, monsieur.

—Il ne devait revenir qu'à la fin du mois; c'est une surprise....

—Pour vous, monsieur, mais non pour moi. Georges la regarda avec une légère expression d'incrédulité.

—Trompez-vous étranges, continua-t-elle, que je sois en correspondance secrète avec lui? J'étais prévenue par une lettre et je l'attendais ce soir.

—Maladroit! pensa M. de Renneville, j'avais bien choisi mon temps pour risquer une première déclaration!

A ce moment la porte du boudoir s'ouvrit. Marianne s'élança au devant de son mari. Celui-ci prit la main de sa femme pour la porter à ses lèvres; mais s'apercevant de la présence de sa mère et de Georges, il feignit de n'avoir fait ce premier mouvement que pour attirer Marianne vers lui, et il l'embrassa sur le front. La jeune femme ne fut pas dupe de cette insuffisante réparation: cédant à une sorte de fascination secrète, elle leva les yeux sur M. de Renneville et le vit détourner la tête avec une discrétion plus offensante peut-être que ne l'aurait été un sourire ironique. Son court triomphe s'évanouit, toute son assurance l'abandonna. Aucun désapointment ne devait lui manquer. Après avoir embrassé sa mère et dit un bonjour amical à Georges, Alexandre Duveyrier prit soin de la convaincre lui-même de mensonge.

—Tu ne m'attendais pas, dit-il, je suis parti si précipitamment que je n'ai pu l'écrire.

Elle rougit et Georges murmura à part lui:

—J'en suis sûr: elle se vante d'être aimée et elle ne l'est pas. On a toujours tort de désespérer du succès. J'ai l'avantage sur elle maintenant, et je connais le côté faible qu'il faut attaquer. Mais ce soir je dois être généreux: sans cela, je me ferais haïr à la mort. Adieu, mon ami, dit-il à Alexandre, je suis enchanté de vous avoir revu, car je pars probablement demain.

—Pour longtemps?

—Je ne sais encore. Il accompagna cette réponse d'un regard respectueux et soumis adressé à Marianne, s'inclina devant elle et sa belle-mère, et sortit.

Ce n'était pas la première fois que la mère d'Alexandre avait eu occasion de remarquer le peu d'intimité qui existait entre les deux époux; mais ni l'un ni l'autre ne l'avait prise pour confidente. Pendant l'absence de son fils, elle avait borné son rôle à une intervention silencieuse; elle ne voulait pas retarder un tête-à-tête qui devait peut-être amener une explication, et elle se retira discrètement.

Restés seuls, le mari et la femme gardèrent d'abord le silence. L'un comprenant bien que sa froideur avait été blessante, surtout en présence d'un étranger: l'autre en avait trop souff-

fort pour ne pas craindre de s'exposer à un nouveau mécompte. Cependant, passant son bras dans celui d'Alexandre, Marianne l'amena près de la cheminée et lui fit signe des assomoir puis, prenant un siège à côté de lui :

— C'est mal à moi, dit-elle, de ne pas te renvoyer dans ton appartement, car tu dois être bien fatigué, mon ami.

— Il est vrai : près de cent lieues en deux jours ! mais j'étais pressé de revenir . . .

— Pour me revoir plus tôt ! Merci. Quoique tu aies besoin de repos, je ne me sens pas disposée à sacrifier mon plaisir. Je suis si contente de t'avoir là près de moi ! C'est un bonheur qui ne m'arrive pas souvent . . . Je ne te fais pas de reproches . . . Je sais que tes affaires réclament tout ton temps ; mais quand tu peux m'accorder un moment, comme ce soir, j'en profite impitoyablement.

Alexandre répondit par un sourire à ce bavardage câlin. Elle reprit après une pause.

— J'ai reçu, pendant ton absence, des nouvelles, des nouvelles importantes.

— De qui ?

— D'une dame que tu aimes bien et de qui pourtant je ne suis pas jalouse. Tiens, connais-tu cette écriture ?

— Une lettre de Mme Lascourt !

— Oui, une lettre arrivée il y a douze jours, le surlelendemain de ton départ. Ma pauvre tante est toujours bien triste : elle ne peut pas se consoler. Veux-tu lire cette lettre, mon ami ?

— Non, marianne.

— Comment, non ?

— Lis-la-moi ; c'est ce que je voulais dire.

Il s'enfonça dans son fauteuil, et, la figure cachée dans une de ces mains, il fit signe à sa femme qu'il écoutait.

“ Ma bonne Marianne, pourquoi ne m'écris-tu pas ? Voilà plus d'un mois que je t'ai annoncé mon arrivée à Venise, et je n'ai pas encore reçu de lettre de toi. Les plaisirs de Paris et le bonheur d'aimer et d'être aimée te font-ils oublier une pauvre veuve ! Pourtant, c'est quand on est heureux qu'on doit se souvenir de ceux qui le sont plus. Mais je suis injuste, sans doute, et j'aime mieux croire à un empêchement que je ne connais pas qu'à un oubli de ta part. La dernière lettre un peu longue que je t'ai envoyée était datée de Naples quinze jours avant la mort de mon mari. Depuis ce fatal événement, je n'ai eu le courage que de t'écrire de temps à autres quelques lignes. Ton oncle a succombé lentement à un chagrin dont je n'ai jamais pu savoir la cause. On aurait dit qu'il était poursuivi par le souvenir d'une mauvaise action, lui qui était si bon, si généreux,

“ et qui certes n'avait jamais rien à se reprocher. Il me parlait souvent de toi, et tes lettres lui apportaient toujours quelque soulagement. Mais le mal était plus fort que mes soins, que son amitié pour vous, que tous les sentiments qui auraient dû le rattacher à l'existence ”

Marianne s'interrompit pour essuyer une larme.

— Nous lui devons tout l'un et l'autre, dit-elle, et je ne crois pas que qu'elqu'un ait jamais pu se plaindre de lui et le haïr.

— Oui, reprit Alexandre, c'était un noble cœur, bien digne d'une femme aussi dévouée aussi vertueuse que la sienne.

Tous deux levèrent en même temps, mais avec une expression différente, leurs regards vers le portrait de Mme Lascourt. Marianne reprit sa lecture :

“ J'ai voulu quitter Naples, où tout me rappelait des souvenirs déchirants. J'ai pensé que le séjour de Venise, d'une ville triste et désolée comme moi, me conviendrait : mais je m'étais trompée. J'ai presque honte de le dire, Marianne, l'isolement me pèse et m'effraie. Il me semble que j'habite ici dans le vide, et que les murs de marbre de ma demeure répandent sur moi un froid mortel ; un ennui que je ne puis définir me chasse. J'ai été trop heureuse, ma bonne Marianne. La vie est ainsi faite, qu'il faut tôt ou tard expier son bonheur, et que la plus grande félicité amène la plus grande infortune. ”

— La lettre, dit Marianne, a été interrompue en cet endroit. Ma tante ne l'a achevée que quelques jours plus tard.

“ Les médecins disent que l'air de ce pays n'est pas bon pour moi, et je me décide à partir. Dès que tu recevras ma lettre, occupe-toi de me chercher un appartement à Paris, où je passerai la mauvaise saison. Sans adieu, Marianne. Je vais te retrouver embellie par le bonheur. Moi, c'est bien différent : je n'ai que huit ans de plus que toi, et ceux qui nous verraient ensemble sans nous connaître me prendraient peut-être à présent pour ta mère. Préviens ton mari que je profiterai de mon séjour à Paris pour terminer nos affaires d'intérêt ; mais je ne veux recevoir aucun compte régulier : je n'entends rien aux chiffres, et je sais depuis longtemps ce que valent sa parole et sa probité.

“ Annoncez mon arrivée à sa mère, et dis-lui que je désire vivement la voir. A bientôt.

FANNY LASCOURT. ”

Grâce à la position qu'il avait prise, Alexandre put cacher à sa femme le trouble et les sentiments divers qu'il avait éprouvés pendant cette lecture. Marianne ne vit dans son silence que l'expression muette et profonde de la reconnaissance. Elle se pencha vers le fauteuil de son mari et lui dit à voix basse :

—Ma pauvre tante est bien malheureuse : mais près de nous elle trouvera, je l'espère, quelque consolation. Tu ne me gronderas pas, mon ami, pour avoir pris une résolution à moi, toute seule et sans te consulter.

—Qu'as tu fait ? demanda Alexandre.

—J'ai tort de dire que j'ai agi toute seule, j'ai parlé de mon projet à ta mère, qui l'a approuvé et qui m'a laissé le plaisir de t'apprendre l'arrivée de Mme Lascourt. Le jour même où j'ai reçu sa lettre, j'ai écrit à ma tante qu'elle ne logerait pas ailleurs que dans cet hôtel. N'est-ce pas que j'ai eu raison ? tout ce que nous possédons ne lui appartient-il pas ?

—Sans doute ; mais puisque Mme Lascourt préférerait....

—Y songes-tu ! La laisser vivre seule, une femme de son âge, et aussi belle !... Car malgré ce qu'elle écrit je voudrais bien lui ressembler... si tu ne m'aimais pas comme je suis.

—Mais enfin rien n'est disposé pour la recevoir convenablement.

—Oh ! j'ai pourvu à tout, monsieur. Tu penses bien que je n'ai pas eu l'idée de lui offrir les deux modestes chambres que tu occupais dans cet hôtel quand tu étais garçon, mais je te préviens que j'ai disposé du budget avec une prodigalité royale. L'appartement du second était vaquant ; il y a quelques jours les ouvriers y sont entrés. J'ai promis de les payer cher, très cher, de leur donner tout ce qu'ils demanderaient, s'ils voulaient se dépêcher ; ils remercient tout à neuf. Tu ne me réponds pas... Est-ce que tu es fâché ?

—Non, non, dit Alexandre, tu as bien fait, Marianne, et je paierai toutes les dépenses les yeux fermés.

Il se leva, prit une bougie sur la cheminée et dit bonsoir à sa femme.

Elle le regarda sortir dès qu'elle fut seule.

—Rien ! s'écria-t-elle ; pas une parole d'amour ! pas même un regard !

Puis tournant les yeux vers le portrait de Mme Lascourt :

—Vous dites que je suis heureuse et que

vous êtes seule à plaindre ! Vous du moins, vous aviez été aimée ; vous pourriez me parler de vos peines, et moi je vous cacherai les miennes ! Mon Dieu ! pour quoi ne m'aime-t-il pas ? Oh ! il faudra bien, dussè-je me perdre en découvrant ce fatal secret, il faudra bien que je connaisse un jour ma rivale !

[A CONTINUER.]

FRAGMENTS

D'UN

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LINTING, LA CHINE, LES CHINOIS ET LES ANGLAIS.

Il y avait six jours que, partis de Manille, nous nous dirigeons vers les côtes de la Chine, et la traversée avait été assez pénible lorsqu'un matin l'affaïssement de la lame, l'horizon brumeux du côté du Nord, et mieux encore une foule innombrable de bateaux pêcheurs nous révélèrent le voisinage de la terre. Dès que la brume se fut dissipée, nous nous trouvâmes, en effet, devant l'archipel qui obstrue le golfe de Canton. Alors un bateau nous jeta à bord un pilote chinois qui, gambadant comme un singe sur les bastingages, nous fit donner, au milieu d'un groupe d'îles hautes et arides.

Il est bon que vous sachiez que l'empereur de la Chine, peu soucieux de voir des bâtiments de guerre étrangers visiter ses ports, a décrété la peine de mort contre ceux de ses sujets qui les y conduiraient ; mais malgré cette loi sévère l'espoir de gagner quelques piastres et en peu de temps, agissent plus fortement sur l'âme des cupides Chinois que la peur de la mort, jamais un bâtiment de guerre ne manque de pilote ; seulement le coupable a grand soin de se cacher. C'est dans l'après midi que le nôtre nous fit jeter l'ancre devant Linting.

Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps à Linting pour être au courant de son histoire. Cette île, qui n'a que deux lieues de circonférence, fait partie du groupe des Ladrões dont la principale est Lintao, et n'est guères peuplée, que par une classe d'hommes tant à la fois pêcheurs, contrebandiers, et pirates. Bien qu'elle soit médiocrement fertile, on ne laisse pas que de la trouver d'un aspect très agréable, lorsqu'on a promené ses regards sur les îles arides et désolées qui l'entourent, et sur les hautes montagnes blanchâtres qui courent le long de la province de Kouang-Toung, Beaucoup élevé du côté sud-est, elle n'est guères que

escarpés et rocailleux que de rares broussailles et quelques maigres arbustes ; mais sa charpente s'abaissant vers le nord-ouest recèle plusieurs vallons moins disgraciés de la nature, et deux villages dont le plus considérable était devant nous, caché dans une touffé d'arbres fruitiers, à quelque distance de la place. Nous avons vu bien des villages de pêcheurs, contrebandiers, en France, en Anglerre et ailleurs, mais aucun ne nous a semblé aussi joli et aussi coquet que celui que nous appellerons la capitale de Linting. Il se compose d'une centaine de petites maisons, artistement recouvertes avec de petites tuiles bien façonnées, et dont l'extérieur revêtu d'un frais badigeon annonce la plus grande propreté.

Toutefois, l'examen de l'intérieur oblige à rabattre quelque chose de l'opinion qu'on en avait conçue. Les appartements sont mesquins, presque dénués de meubles et assez peu soignés, si ce n'est un lieu de réserve où figurent sur un petit autel quelques idoles. Chaque maison possède en outre un petit enclos où l'on engraisse des cochons et de la volaille. Au dessous du village sont quelques jardins parfaitement cultivés et des aires pour battre le grain.

Sur le versant des côteaix voisins sont épar-sés, dans les endroits incultes, quelques tombes assez bizarres. Elles consistent en un petit mur circulaire fort blanc, incliné dans le sens du terrain, et coupé à sa partie inférieure par un étroit passage sans porte. L'intérieur, nivelé, est revêtu d'un banc de maçonnerie adossé au mur, en sorte qu'on prendrait volontiers ces tombeaux pour des kiosques, s'ils n'étaient élevés dans des endroits tristes et privés d'ombrage. D'ailleurs, on n'y voit autre chose que des débris d'allumettes et de petits morceaux de papier huilé que les parents du défunt viennent brûler en son honneur.

Plus loin, des terrains défrichés dans la montagne donnent en abondance du riz, des ignames et des légumes de toute espèce. Les Chinois comme les habitants des Basses-Alpes et du Var, ne cultivent pas le terrain montagneux dans son état primitif ; ils le creusent, le soutiennent avec des murs de pierre, et lui donnent, avant de confier à la terre les semences qu'elle doit faire germer, un plan tout à fait horizontal. Les champs de culture, ainsi échelonnés jusqu'au sommet d'une montagne, ressemblent aux gradins d'un immense amphithéâtre.

Les possesseurs du sol forment la classe aisée de Linting. Quant aux autres habitants, lorsque la contrebande n'occupe pas leurs loisirs, et que l'occasion de capturer sans coup férir quelque pesante jonque marchande se fait longtemps attendre, ils n'ont d'autre ressource que la pêche. Il est des familles de pêcheurs qui n'ont pour tout bien qu'un grand bateau ponté,

lequel, tiré sur le plage, leur sert de domicile à terre comme à la mer. Hommes, femmes, enfants, tous y sont entasés pêle mêle, et, sans autre provision que du riz et de l'eau, ils vont ainsi passer des saisons entières quelque fois à trönte et quarante lieues du rivages. S'ils pé-rissent, personne n'étant resté à terre pour s'in-quiéter de leur sort et les pleurer, on ne s'en aperçoit seulement pas. Dans le cas contrai-re, ils salent leur poisson et ne regagnent le port que lorsque le bateau est plein ou les pro-visions épuisées ; mais c'est pour repartir pres-que aussitôt. Ces malheureux, dont abondent toutes les provinces maritimes, ne sont pas comptés dans les dénombriements comme habi-tants de l'empire, mais comme sujets de l'em-péreur, habitant la mer qu'ils ne quittent pres-que jamais. Les enfants y naissent, les vieil-lards y trouvent leur tombeau.

Nous ne rencontrâmes pas, chez les Chinoises de Linting, ces petits pieds difformes dont on a tant parlé. Ce sont des femmes petites, mais ro-bustes et très laborieuses, dont les pieds, comme ceux de tout le monde, loin d'être comprimés, sont souvent privés de toute chaussure. Les femmes du peuple, réduites à travailler pour vivre sont ainsi par toute la Chine ; il n'y a que les ri-ches qui estropient leurs filles. A Linting, le cos-tume de celle de la basse classe ne diffère en rien de celui des hommes, ou, s'il y a quelque diffé-rence, un œil chinois peut seul la découvrir. Ce costume consiste en un large pantalon de toile bleue un peu court, avec une blouse ou grande chemise de même étoffe flottante par dessus et un chapeau de paille conique, ce qui n'empêche nul-lement de deviner la femme, d'autant plus que celle-ci conserve tous ses cheveux dont elle à ic plus grand soin et qu'elle dispose avec beaucoup d'art, tandis que l'homme ne garde qu'un mèche au sommet de la tête, la quelle mèche descend en large treste tout le long de son échine.

Hormis quatre pagodes que leur autel, orné d'un fourneau et d'un four, fait ressembler à des cuisines, il n'y a absolument rien de curieux à Lin-ting. Pendant la plus grande partie de la journée lorsque chacun est à ses occupations, ces pago-des sont entièrement désertes ; personne n'est même préposé à leur garde, les Chinois s'imagi-nant que la sainteté de ces lieux de prière suffit à en éloigner les malfaiteurs et les turbulents.

Les gens de notre équipage étaient bien accueillis partout, et nous pénétrions sans façon dans la première maison venue. Un jour, le hasard nous conduisit chez le maître d'école de Pendoit ; ce-lui-ci s'étant absenté, il n'y avait pour le moment qu'une vingtaine de petits Chinois assis tout autour de l'appartement et surveillés par un de leurs ca-marades en train de brover de l'encre sur le bu-

reau du magister. Tous ces *Fouyou*, avec leur tête rasée, leurs petits yeux, leur petite queue, leur figure drolatique enfin, composaient une réunion des plus réjouissantes ; mais leur recueillement et leur gravité arrêtaient le rire prêt à déborder. Chez nous, un maître d'école a toutes les peines du monde à contenir dans les bornes du respect les marmots dont l'éducation lui est confié ; à peine a-t-il tourné les talons que l'anarchie est au logis : les livres volent, on crie, on se bat, et lui-même, en butte à la raillerie et au sarcasme, est la victime sur laquelle s'épuisent les traits d'une malice qui, pour être précoce, ne laisse pas d'être cruelle. Lorsqu'il rentre, tout est sens dessus, dessous ses plumes sont écornées, un encrier renversé, des épingles ont été plantées la pointe en l'air dans son fauteuil, et il ne peut rétablir le calme qu'en déployant une rigueur presque féroce. Pauvres enfants ! Malheureux instituteur ! D'après ce que nous vîmes, il n'en est pas de même en Chine. Tous les écoliers en question étaient tranquilles et d'un sérieux qui, ailleurs, eût alarmé bien des parents, aussi le maître n'eut-il à sévir contre personne lorsqu'il arriva. Ces enfants paisibles et studieux ne s'amusaient guère que le soir : c'est lorsque chacun est revenu des champs qu'ils en prennent la clé pour aller mettre le feu à des petites pièces d'artifice, ou coorir le long de la plage avec des cerfs-volants.

C'est en vain que nous avons espéré trouver quelques bâtimens européens au mouillage de Linting. Nous en vîmes passer beaucoup, tous venant de Canton ou y allant ; mais pas un ne s'arrêta. Il n'y vint que deux jonques de guerre couvertes de pavillons, bannières, guidons, flammes et banderoles de routes les couleurs, dont la mission était de nous surveiller. La plus grande, armée de huit canons d'un faible calibre, était montée par un amiral qui, à ce qu'on nous dit, avait 80 jonques sous son commandement. Cet illustre et puissant mandarin, dont le bouton était rouge, si j'ai bonne mémoire, vint, accompagné des capitaines des deux jonques, visiter notre frégate. Jugez si le pilote dut être effrayé. Le pauvre criminel courut se blottir au fond d'une chambre, d'où, tremblant comme un lapin qui aperçoit un forêt à l'entrée de son terrier, il ne bougea que lorsque ces terribles visiteurs se furent éloignés. Nous ne savons comment ce malheureux se serait tiré du mauvais pas où il était, si le hasard n'avait amené à bord un de ses confrères qui le sauva. Au reste, la surveillance de ces jonques qui ne nous suivirent pas à Macao, ne nous gêna nullement : nos embarquations y furent toujours bien reçues, et nos canotiers fraternisaient même avec les matelots chinois, dont

la politesse allait jusqu'à leur offrir du thé et des pipes.

Voyons quels résultats peut avoir la guerre de l'opium. Nul doute que si les anglais fussent parvenus d'abord à effrayer l'empereur de la Chine, celui-ci ne leur eût fait immédiatement les plus grandes concessions ; mais ce but ayant été manqué, il s'agit maintenant d'engager une lutte sérieuse. Déjà la Chine fait de grands préparatifs ; et puisqu'elle s'est décidée à se battre, nous pouvons être certains qu'elle ne reculera à aucun prix. Voici qui prouvera si ces hommes d'état, à qui l'on refuse toute énergie, savent ne prendre que des demi-mesures. lorsqu'il s'agit de recourir aux grands moyens :

Durant la longue et désastreuse guerre civile qui précéda et favorisa l'avènement de la dynastie actuelle, un général chinois, venant au secours de la capitale du Ho-nan qu'une nombreuse armée de rebelles assiégeait, n'hésita pas, afin de détruire plus sûrement ces rebelles, à noyer la ville et trois cent mille de ses habitans, en faisant rompre les digues du fleuve Jaune, et plus récemment, un empereur, voyant qu'il ne pouvait purger la mer des pirates qui dévastaient ses provinces maritimes, ordonna à tous les habitans du littoral de se retirer à trois lieues dans l'intérieur, fit raser tout ce qu'il y avait de villes et de hameaux dans ce rayon, et défendit tout commerce extérieur. Des milliers de famille qui ne vivaient que de commerce et de pêche furent ruinées, réduites à la plus affreuse misère, mais peu après il n'y eut plus de pirates.

Si l'empereur actuel n'a pas recouru déjà à des moyens extrêmes, c'est uniquement parcequ'il n'en a pas senti la nécessité ; et, en vérité, il aurait bien tort de s'inquiéter. Les Chinois, par la seule force de l'inertie, vaincraient les Anglais ; puis ceux-ci n'ont encore eu affaire qu'à de faibles garnisons, et les succès négatifs ou illusoire qu'ils ont obtenus ne sont dus qu'à de petits exploits de pirates, plus propres à aigrir qu'à alarmer leurs ennemis. Mais vous figurez-vous une poignée d'Anglais enveloppés en rase campagne par cinq ou six cent mille Chinois chargés de les escamoter ! Ceux-ci, quelques lâches que vous les supposiez, n'auraient-ils chacun qu'une pierre pour toute arme, devraient encore avoir infailliblement le dessus. Comment espérer le contraire, lorsqu'ils possèdent de l'artillerie, et sont gens à déplacer des montagnes, à brûler cent lieues de pays, à inonder des provinces entières, pour venir à bout des barbares qu'ils auraient ordre d'exterminer. Il est impossible que cette lutte, par trop inégale, tourne à l'avantage des Anglais. Les forces entières de la Grande-Bretagne succomberaient à la tâche, s'il leur fallait égorger tout ce

que l'empereur jaune Tao-Kouang peut leur opposer de soldats.

Une armée anglaise débarquée à l'improviste sur les côtes ma' gardées du Po-Tchi-Li, peut, grâce à l'absence de télégraphes dans ces contrées, s'avancer rapidement jusqu'à Pékin ; mais que fera-t-elle une fois là, devant un déploiement de forces considérables, au milieu d'une innombrable population mortellement hostile, et en présence de hauts et solides remparts ? Elle peut, disons-nous, aller jusqu'au port de la grande ville tartare ; mais, si elle les franchit jamais, ce pourrait bien être contre son gré pour servir à l'ornement des potences, et, dans tous les cas, nous ne pensons pas que la faculté de venir raconter ses merveilleux exploits lui fût laissée. Ensuite, il est constant que la prise de Pékin ne porterait aucune atteinte à la sûreté de l'empire chinois, et que la conquête de cette ville, loin d'être d'aucun profit aux Anglais, leur susciterait les plus grands embarras. Il y a dans ce pays 185 villes de premier ordre, portant le titre de capitale et l'ayant été ou pouvant le devenir. Que Tao-Kouang transporte sa cours ailleurs, et tout est à recommencer.

CASIMIR HENRICY.

(National.)

UN HOMME MYSTÉRIeux.

C'est le meilleur homme du monde, bon fils, bon époux, bon citoyen, bon père. Pas une qualité ne lui manque. Le soleil n'a jamais éclairé plus de vertus et de plus honnêtes favoris noirs.

Il est toujours resté étranger aux questions politiques. Je ne me souviens pas de lui avoir entendu dire, dans toute sa vie, un seul mot plus haut que l'autre, ou attentatoire à la morale, ou enfin répréhensible sous un rapport quelconque. A l'exemple du sage cité par Solomon, il tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Et voilà peut-être où est le mal, car tout vertueux et irréprochable qu'il est, on ne lui voit jamais rien dire comme tout le monde. Avant de parler, il regarde autour de lui d'un air inquiet. Ses moindres paroles ont l'air d'une redoutable confidence d'où pourrait dépendre le sort d'un empire. Il abuse du mot dit à l'oreille.

C'est un homme mystérieux en tout et partout, on est toujours tenté de chercher un double sens à ce qu'il dit. La manière dont il vous salue le bonjour vous épouvante.

Un matin, je le rencontrai dans la rue ; il me

confia secrètement qu'il faisait beau temps, d'un air qui semblait dire : Gardez-moi bien le secret !

Une autre fois, j'entrai par hasard, avec un de mes amis, dans un café où il se trouvait. Il vint à moi, me prit à part dans un coin, et me dit d'une voix très basse, en me regardant entre les deux yeux : — Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter une glace ?

Là-dessus, mon ami, qui ne le connaissait pas, m'entraîna dans un coin opposé et me dit à l'oreille : — Ce Monsieur a un air de mystère qui ne présage rien de bon. Je te conseille de ne pas accepter sa glace ; il veut peut-être t'empoisonner.

— Tu as tort, répondis-je ; c'est un excellent homme qui offre d'excellentes glaces.

— Comme tu voudras, mais je me promets bien de le surveiller.

De son côté, l'homme au sorbet mystérieux parut enchanté de faire la connaissance de mon ami. Pendant que je lisais un journal, il le prit à quelque distance, et je le vis qui lui parlait confidentiellement, selon son habitude. Mon ami baissait la tête d'un air terrifié.

Quand nous fûmes sortis, — que t'a-t-il dit ? lui demandai-je.

— Des choses terribles !

— Bah ?

— Il m'a confié qu'il préférerait les huîtres d'Ostende à celles de Cancale, qu'il voulait acheter un habit neuf à boutons guillochés, qu'il irait dimanche voir les courses du Champ-de-Mars.

Cet homme, qui parle toujours avec mystère, n'a jamais rien à cacher.

Pas plus tard qu'hier, nous nous promenions ensemble aux tuilleries. Je ne sais comment la conversation tomba sur l'histoire de France. Il me serra fortement le bras et me dit, en se penchant vers mon oreille :

— Entre nous, Philippe-Auguste était un grand homme !

Cette fois, je crus à une mystification et je lui répondis de la même manière.

— Henri IV aussi.

Il regarda tout autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait nous entendre : — Nous sommes du même avis, me dit-il, en me donnant une cordiale poignée de main.

Je n'oserais plus sortir avec cet homme : il est compromettant. Quand je passe avec lui dans la rue, je crains toujours d'être pris pour un conspirateur et arrêté comme tel.